

pour désigner exclusivement cet usage, vous restreignez le sens du mot *bouche* et vous lui faites désigner, abstraction faite de tout le reste, l'organe de la parole. Il est certain, n'est-il pas vrai ? que quand vous dites : " Cet enfant a la bouche largement ouverte, " et d'autre part : " Cet enfant n'ouvre la bouche que pour dire des sottises, " vous ne donnez pas le même sens au mot *bouche*, et que, dans le dernier cas, ce n'est pas l'idée de la bouche conformée de telle ou telle façon que vous avez dans l'esprit, mais seulement l'idée de la bouche servant à parler, de la bouche transmettant les pensées par la parole.

Mais voilà que mon livre de géographie me parle de la *bouche* d'un volcan ; que notre voisin le fumiste nous dit qu'il viendra demain à l'école pour réparer les *bouches* de chaleur ; qu'un soldat de retour du service nous a raconté l'impression qu'il avait éprouvée en se trouvant pour la première fois face à face avec la *bouche* d'un canon.

Evidemment, il ne s'agit plus ici, quand on emploie le mot *bouche*, de désigner l'organe qui sert à manger ou à parler ; le sens propre du mot *bouche* a été étendu, il désigne des ouvertures d'espèces différentes, présentant plus ou moins d'analogie avec notre organe de la bouche, pouvant plus ou moins comme lui s'ouvrir ou se fermer. La bouche du volcan, la bouche du canon, c'est l'ouverture du volcan, du canon ; une bouche de chaleur, c'est l'ouverture d'un conduit chauffé intérieurement et destiné à faire passer dans les appartements la chaleur d'une cheminée, d'un poêle, d'un calorifère. Je dirai et j'expliquerai de même : la *bouche* d'un four, une *bouche* à feu, et je comprendrai que, poussant un peu plus loin l'analogie, notre grand poète Corneille, par exemple, ait pu dire en parlant d'ennemis qui se sont présentés à l'endroit où un fleuve se jette dans la mer :

Vers la *bouche* du fleuve ils ont osé paraître.

Le fleuve, cela est bien clair, n'a pas, à proprement parler, de bouche, mais à l'extrémité de son cours, il y a un endroit où ses rives s'écartent, s'ouvrent largement, et où il entre dans la mer : c'est cet endroit qu'on appelle figurément la *bouche* du fleuve. *Bouche* ainsi employé m'expliquera ensuite *embouchure*, et je comprendrai aussi qu'on peut dire qu'à un certain point la *Marne débouche* dans la Seine, la Saône dans le Rhône, etc.

Mais ce n'est pas tout encore.

Dans tous les exemples que je vous ai cités, le mot *bouche* désigne l'organe qui sert à manger ou à parler, ou encore des ouvertures différentes présentant plus ou moins d'analogie avec la bouche de l'homme ou des animaux.

Mais voici que j'entends dire d'un général enfoncé dans une ville que les ennemis menacent d'assiéger : " Il a fait sortir de la place toutes les bouches inutiles, " ou encore en parlant d'un homme dans la compagnie duquel on s'est trouvé à quelque repas : " C'est une fine bouche. " Comment, dans ces expressions, devrai-je expliquer le mot *bouche* ? N'est-il pas vrai qu'ainsi employé, le mot *bouche* ne signifie pas seulement l'organe que ce mot désigne ordinairement, mais la personne même qui possède cet organe, et qu'on a surtout en vue, en employant le mot, l'usage qu'elle en fait. Faire sortir une ville assiégée les bouches inutiles, c'est faire sortir les personnes d'ui mangent, qui ont besoin de manger, qui consomment des vivres, et qui, tout en usant de leur part de provisions, ne peuvent contribuer efficacement à la défense, comme les vieillards, les femmes, les enfants, etc. Une fine bouche, c'est une personne qui se sert finement de sa bouche, c'est-à-dire qui se connaît en bons morceaux et qui les aime, c'est-à-dire en un mot un gourmand, ou encore mieux, un gourmet. Vous voyez comme ici notre mot *bouche* a changé de sens, bien qu'il soit facile, par analogie, de rattacher ce sens à celui que je vous avais indiqué d'abord.

De même, vous ne serez pas bien embarrassés pour reconnaître et pour distinguer le sens du mot *bouche* dans une foule de locutions familières ou spéciales, où vous l'employez vous-mêmes tous les jours. Ainsi, je n'aurais qu'à vous faire le tableau de quelque situation agréable où vous aimeriez bien à vous trouver, d'une belle promenade, par exemple, d'un jour de congé que l'on consacrerait à une excursion quelque peu lointaine, en compagnie de joyeux camarades avec station dans un site curieux, dîner sur l'herbe, jeux de toutes sortes, etc., etc. : " Ah ! monsieur, ne manquerez-vous pas de me dire, vous nous faites venir l'eau à la bouche ! " Que voudriez-vous dire, s'il vous plaît, en m'interrompant ainsi ? Evidemment le fait matériel que vous m'indiqueriez ne se produirait pas en réalité pour vous ; mes paroles ne vous feraient pas venir effectivement l'eau, c'est-à-dire la salive à la bouche, mais en vous parlant ainsi d'un grand plaisir, en vous faisant concevoir l'espérance de ce plaisir, j'exciterais en vous un désir, une excitation semblable à celle que produit sur la langue et dans la bouche la présence d'un aliment appétissant, qui fait saliver : c'est donc dans un sens figuré que vous avez employé l'expression dont vous vous êtes servi, c'est comme si vous m'aviez dit : " Ah ! monsieur, vous faites naître en moi un désir, une espérance, aussi excitants pour mon imagination que le serait pour ma bouche un aliment comme ceux qui y font venir la salive. " Mais vous voyez comme votre première expression, que l'usage a

consacrée, est autrement vive que cette lourde et froide périphrase.

Voici encore une autre manière de parler que vous connaissez assurément : je vous ai invité à dîner avec moi, et je vous dis au dessert : " Acceptez ce petit vers de liqueur, pour faire bonne bouche. " Pour faire bonne bouche, vous m'entendez, pour vous rendre la bouche bonne, c'est-à-dire agréablement impressionnée quant au goût, pour que vous ayez dans la bouche une saveur qui vous plaise en sortant de table. Et vous exprimeriez quelque chose de contraire s'il vous arrivait de dire : " La fièvre lui a donné mauvaise bouche. " Ce sont déjà là des locutions où le mot *bouche* est passablement détourné de son sens ordinaire. Mais un de nos écrivains les plus originaux de la première moitié du dix-huitième siècle, Saint-Simon, le détourne bien plus encore quand il dit, en parlant d'un empereur d'Autriche de son temps, " que, fort embarrassé des avantages que les Turcs avaient remportés, il ne voulait point de paix sur la mauvaise bouche ", c'est-à-dire d'une paix qui lui eût laissé un pénible sentiment de regret, de rancune, d'humiliation, comme un mets qui laisserait dans la bouche une saveur désagréable : ici Saint-Simon emploie la locution au figuré.

Vous reconnaissez de même le sens du mot *bouche* désignant l'organe de la parole et employé au figuré, dans des expressions comme celles-ci : " On me ferme la bouche ", pour : on m'empêche de parler ; " il a la bouche pleine de ses hauts faits ", pour : il en parle avec emphase, etc., etc.

Eh bien ! mes enfants, ce que nous venons de dire pour le mot *bouche*, nous pourrions le dire pour presque tous les mots de la langue.

BULLETINS

SCIENCES

— Une neuvième planète, Vulcain, vient enfin, après bien des péripéties, de prendre rang, et en première ligne, dans notre système solaire.

De ces corps lumineux par eux-mêmes qui circulent autour du soleil dans des temps plus ou moins longs, les Anciens n'en connaissaient que cinq ; Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Les modernes y ont ajouté d'abord la Terre, après les travaux de Copernic et de Képler ; puis Uranus découvert par Herschell, en 1781. De 1800 à 1808, on trouva bien encore, entre les orbites de Mars et de Jupiter, une série de petites planètes dont les principales sont : Vesta, Cérès, Pallas et Junon ; leur nombre est porté aujourd'hui à 120 environ ; mais comme on ne peut les apercevoir qu'au télescope, elles n'ont pas, pour ainsi dire, obtenu droit de cité, et lorsque quelque patient astronome en signale une nouvelle dans cette série, il ne soulève dans le monde savant qu'une médiocre émotion.

Le Directeur de l'Observatoire de Paris sera une des gloires de la France. M. Le Verrier a créé chez nous la science de la météorologie ; il l'a appliquée avec succès à la prévision des tempêtes sur nos rivages. Il se prépare maintenant à la faire servir à l'agriculture en répandant en temps utile, au moyen du télégraphe, dans nos campagnes, ses prévisions du temps, les seules qui soient basées sur des données scientifiques sérieuses. Nous aurons à revenir sur cet important sujet. Mais ce dont nous voulons aujourd'hui faire honneur à notre grand astronome, c'est d'avoir étendu et complété notre système planétaire en faisant connaître les deux corps extrêmes de ce système : Neptune, la planète la plus éloignée du soleil, et Vulcain qui en est la plus rapprochée. Et notez que ce n'est pas par un simple hasard d'observation ou par le fait seul d'une patience soutenue, au service de laquelle étaient mis d'excellents instruments d'optique, que ces découvertes ont été faites. L'existence de la planète Neptune fut signalée au monde savant ainsi que ses éléments elliptiques, ses dimensions et sa position dans le ciel par M. Le Verrier, en 1846, à la suite d'immenses calculs sur les perturbations des satellites d'Uranus. Elle fut aperçue, six mois après, par M. Galle de Berlin. Ce fut la plus éclatante confirmation des théories modernes sur l'organisation de l'univers et des lois qui président aux mouvements de la matière.

La planète Mercure présentait aussi quelques perturbations dans sa marche. Reprenant les théories qui lui avaient si bien réussi dans la recherche de Neptune, M. Le Verrier avait cru pouvoir affirmer, il y a vingt ans, l'existence d'une planète noyée, pour ainsi dire, dans la lumière solaire : le docteur Lescaubault, d'Orgères, l'aperçut, en effet, se détachant en un point noir sur le disque du soleil, en mars 1859 ; mais les difficultés de l'observation avaient empêché de constater de nouveau son existence. Le doute n'est plus permis aujourd'hui, deux astronomes de Zurich, MM. Perro et Wolf viennent de signaler sa présence dans le voisinage du soleil.

La marée.—On a cherché à relier par des lignes les points où la pleine marée a lieu au même moment. Ces lignes, appelées *cotidales*,